

Thibault Manhaeghe, prof dans une école des Marolles : "Mon engagement est proche du don de soi"



"Je termine les cours à 16h10. On peut s'appeler juste après", propose Thibault Manhaeghe au moment de planifier cette interview. Proposition lui est faite de se contacter à 16h15. "Oh, un peu plus tard si possible, car je prends le temps de discuter avec les élèves après les cours", rétorque le professeur âgé de 25 ans, qui s'investit corps et âme dans son travail. Malgré son diplôme de bio-ingénieur, ce Tournaisien a décidé de s'orienter vers l'enseignement. Mais pas n'importe lequel. Il a fait le choix d'apprendre les mathématiques à des élèves de 4e, 5e et 6e secondaires dans une école à l'indice socio-économique très faible (1/20) : l'Institut Dominique Pire, situé au cœur des Marolles, à Bruxelles. A l'occasion de la semaine de l'info constructive, nous avons interrogé Thibault Manhaeghe (membre de l'association Teach for Belgium) pour comprendre ses motivations.

Pourquoi avoir choisi d'enseigner dans une école avec des élèves en difficulté ?

C'est un choix on ne peut plus délibéré. C'est là que je peux avoir le plus d'impact et c'est ce boulot-là qui a le plus de sens. La situation de certains élèves est très difficile, notamment au niveau familial. Vu que la pénurie de professeurs est encore plus grande dans de telles écoles, ça complexifie davantage la donne. Donc ça demande un engagement d'autant plus important si on veut arriver aux mêmes objectifs que dans une école à indice socio-économique plus élevé. C'est proche du don de soi.

Que devez-vous mettre en oeuvre en plus ?

L'année passée, les différences de niveau dans mes classes étaient très importantes donc j'ai organisé un tutorat : des étudiants d'université ou de haute école sont venus expliquer la matière à des petits groupes d'élèves. Pour y participer, les élèves motivés devaient s'inscrire via un QR code, mais ils ne comprenaient pas comment l'utiliser. Ils ne savaient pas non plus ce qu'est un captcha (*NdlR : petit test sur Internet pour certifier que l'utilisateur n'est pas un robot*). J'ai donc dû prendre 30 minutes durant la pause de midi pour les inscrire moi-même. Dans une école plus classique, les jeunes auraient compris parce qu'ils ont déjà tous des PC à la maison. Le fossé numérique est énorme. Lors du

confinement, on a aussi dû distribuer des PC gratuitement parce qu'un tiers des élèves n'en avaient pas. Pendant toutes les vacances de Pâques, on a dû aller chercher les ordinateurs, les distribuer, faire signer des conventions...

Peinez-vous à enseigner notamment parce que le niveau de français des jeunes n'est pas suffisamment bon ?

Si je veux que tout le monde comprenne la matière, je dois passer à chaque banc pour donner des explications personnalisées tout en donnant la matière à tous. Vu les grosses différences de compréhension à cause notamment des difficultés en français, j'ai un jour marché 15 kilomètres en classe en une journée. Une autre difficulté : beaucoup de parents ne comprennent pas le français ou ne le parlent pas. Ils ont un énorme respect pour notre profession mais, lors des réunions de parents, c'est très compliqué de se comprendre. Une éducatrice doit traduire.

Parvenez-vous malgré tout à enseigner toute la matière ?

Je suis obligé de faire un tri dans le programme, je sélectionne le plus important. Si je ne suis pas crevé moralement, s'il y a un cadre disciplinaire bien défini avec les élèves, si la direction me soutient, si les parents assurent un certain suivi, alors, malgré la pauvreté, on sait atteindre le niveau des autres écoles. Mais il faut que tous ces paramètres soient réunis donc la complexité est grande.

Ressentez-vous une réelle volonté d'apprendre chez vos élèves ?

Oui, c'est dingue ! Ils ont une vraie volonté d'apprendre mais aussi un gros manque de confiance. Dans leur volonté de réussir, la première barrière, c'est la compréhension du français. Mais, en réussissant, ils prennent confiance, alors ils accrochent plus à la matière.

Certains ne montrent pas d'intérêt ?

Une infime partie est découragée. Ce sont des jeunes qui connaissent parfois des situations familiales impossibles... C'est très frustrant parce que, ce boulot, on le fait pour aller chercher ces gamins-là. Parfois, j'essaie tous les jours, ça me prend aux tripes, mais ça ne marche pas.

Est-ce une défaite pour vous ?

Oui, clairement. J'ai parfois essayé d'appeler le papa, la maman, le grand frère... sans succès. Il arrive aussi que je récupère seulement en juin tout ce que j'ai semé pendant l'année scolaire. Certains profs prennent vraiment les jeunes sous leur aile. Mais il faut veiller à ne pas aller trop loin, pour se protéger.

Pourquoi passez-vous du temps à discuter avec eux après les cours ?

En 4e année, surtout, les garçons sont plus difficiles. Ils sont encore perdus, ils ont des problèmes personnels, des difficultés à la maison, et ils le répercutent en classe. Parfois leur manière de trouver leur place n'est pas respectueuse des autres. Je débloque beaucoup de situations en discutant avec un ou deux d'entre eux après le cours. Quand je cherche à comprendre pourquoi ils agissent de la sorte, ils se livrent rapidement. Un lien se crée et le respect s'installe.

On sent une vraie motivation chez vous. Ne risque-t-elle pas de rapidement s'évaporer ?

Franchement, je ne sais pas comment les profs parviennent à tenir 30 ans dans une école comme celle-ci... Je serai incapable de mettre durant tant d'années l'engagement et l'énergie qui sont les miens en ce moment. Je sens déjà que j'ai besoin des vacances pour prendre du recul. Je ne sors pas assez de cette bulle "école", qui est très prenante, épuisante. Lors de l'agrégation, les formateurs partent du postulat que les élèves en classe sont calmes, qu'ils n'ont pas de problèmes de sommeil, d'alimentation ou de soucis familiaux. Or, tous ces aspects changent la discipline dans la classe. Les élèves débordent d'énergie. Tout l'art consiste à canaliser cette énergie pour qu'elle serve à apprendre. C'est très difficile.

Ça l'est d'autant plus quand, comme vous, on enseigne les maths, qui peuvent rebuter, non ?

Un tiers de mes élèves de 4e n'ont pas eu cours de maths l'année passée... Le manque de bases est énorme. Donc j'essaie de laisser de côté le formalisme mathématique parce que, si j'applique consciencieusement le programme, je perds les jeunes. Quand je mets du sens, du concret dans les explications, les élèves suivent. Parfois, ce n'est pas possible. Dans ce cas, je leur explique que, s'ils parviennent à retenir ce que j'expose, ils pourront avoir accès à de belles études puis à un boulot qui leur permettra de vivre correctement.

Y a-t-il des attitudes à adopter pour se faire respecter comme professeur ?

La première chose à faire, c'est les regarder dans les yeux et dire "je veux que vous appreniez, que vous réussissiez, prévenez-moi si vous ne comprenez pas certaines explications". Ensuite, il faut mettre un cadre disciplinaire pour ne pas se faire manger. D'ailleurs, ce cadre va rassurer les élèves. Et puis il faut une bonne dose d'engagement, il faut vraiment avoir la niaque...